



VOL. IV. — No. 32.

MONTREAL, JEUDI, 7 AOUT, 1873.

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.  
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

CORRESPONDANCE EDITORIALE.

Mes chers Collaborateurs,

Je m'aperçois que j'ai fait une promesse téméraire, lorsque je vous ai promis, en partant pour le Golfe, de faire le récit de mon voyage. D'abord, quand on voyage pour sa santé, pour le repos de son corps et de son esprit, on ne s'occupe que de bien digérer, de bien dormir et fort peu de bien penser et de bien écrire.

C'est bien le moins que quinze jours durant l'année on s'affranchisse complètement des lois tyranniques du journalisme, qu'on se laisse flotter sur le cou les rênes de l'opinion publique et qu'on soit indépendant de ses lecteurs. D'ailleurs de même que pour faire un civet il faut un lièvre, ainsi pour faire un récit il faut quelque chose à raconter. Or, si ceux qui vont en Terre-Sainte, maintenant, n'ont plus rien à dire, que peut raconter celui qui ne va même pas à Terre-Neuve? On n'est plus au temps où celui qui allait à Québec faisait son testament et croyait partir pour l'autre monde. Maintenant on va à Québec seulement pour le plaisir de passer la soirée avec le capitaine Labelle et de serrer la main, le lendemain, à M. Desforges.

Vous n'avez pas la naïveté de croire que je vais vous faire la description des rives du St. Laurent, des campagnes et des villages, des montagnes et des rochers qu'on y remarque. Le sujet est un peu usé, il faut l'avouer, et beaucoup de mes lecteurs s'endormiraient avant d'être rendus au rocher de Percé. D'ailleurs, je le confesse, à ma honte éternelle, je m'occupe plus des hommes que des choses qui passent sous mes yeux. Un homme ou une femme ont plus d'attraits pour moi qu'une montagne ou une vallée.

Or, on en rencontre beaucoup, à bord des bateaux, d'hommes et de femmes de tout âge, de tous les pays, américains, anglais, canadiens, irlandais de toutes les nations, comme dirait M. Bergevin, sans compter ceux qui n'ont pas d'origine.

Il est intéressant de contempler tous ces visages, d'étudier ces physionomies si variées, ces profils de toute forme, de faire des conjectures sur la race, le caractère et l'esprit de tous ces inconnus qui se rencontrent, un instant, par hasard, se regardent sans intérêt et se quittent avec indifférence pour ne plus se revoir qu'au jugement dernier, fort peu soucieux de savoir s'ils se reconnaîtront alors. Le fait est qu'il y en a parmi eux qui prennent tant de place et sont si peu agréables qu'on ne doit pas plus aimer les avoir pour voisins dans l'autre monde que dans celui-ci.

Voici un groupe dont les figures, couleur de pain d'épice (Johnny cakes) et les notes nasales indiquent clairement l'origine: ceux-là voyagent évidemment pour leur santé.

Voici un autre groupe où les figures sont plus rouges, la mine plus hautaine et l'habillement moins négligé: ce sont nos seigneurs les Anglais tout pleins du sentiment de leur importance, persuadés qu'ils font beaucoup d'honneur à la terre en consentant à y vivre et voyager avec les autres hommes.

Entendez-vous ces éclats de rire? Voyez-vous ces gens à la figure ouverte et joyeuse qui font plus de bruit que tous les autres passagers ensemble, mettent un peu de vie parmi tous ces cadavres ambulants, et empêchent que

les bateaux ressemblent à des cimetières: ce sont évidemment des Canadiens-Français; ils ne mourront jamais du spleen, ceux-là.

Il faut avouer que la figure la moins intéressante parmi toutes ces figures, n'était pas celle de Sir John. Que de finesse et de perspicacité il y a dans cette physionomie de renard! Il paraissait mieux que jamais, il avait réellement bonne mine et faisait bonne figure; il n'avait pas l'air de sentir le poids du Pacifique; il est vrai que la charge était moins forte dans le temps: c'était avant la publication des derniers documents.

Il était accompagné de Lady Macdonald qui lui sert de Mentor et le laisse voyager seul le moins possible. C'est une femme grande et osseuse qui porte en caractères frappants tous les signes de l'énergie et de l'intelligence; il lui manquerait peu de chose pour faire un homme d'Etat.

Parmi les Canadiens qui étaient à bord, je remarquai M. Joseph Loranger, son frère, M. le curé de Lanoraie, M. Wilfrid Marchand et le Dr. Robillard; et j'appris avec plaisir que j'allais les avoir pour compagnons de voyage dans le Golfe: on ne pouvait être plus heureux. Moi qui craignais de me trouver isolé à bord du "Miramichi," je trouvais, par un heureux hasard, la plus agréable société.

Je viens de nommer le "Miramichi": c'est en effet le nom du steamer à bord duquel nous devons faire le voyage. Le "Miramichi" avait été construit pendant la guerre américaine pour courir le blocus des ports du Sud; il a été acheté, l'année dernière, par l'entrepreneuse compagnie de navigation du Golfe. C'est un fin marcheur qui fait souvent ses dix milles à l'heure et va même jusqu'à douze. Il marche sans bruit comme un voleur ou plutôt comme un coureur de blocus qu'il était. Le capitaine Baquet, qui le commande, a fait ses preuves dans la navigation du Golfe; c'est un homme de tête et de cœur, un brave et habile marin, modeste et prudent, un homme de bonne mine, malgré son nom, un canadien enfin s'il vous plaît. Le boursier, M. Pierre Tanguay, le second et tous les employés sont canadiens; on n'entend parler que le français à bord: inutile de dire que le service y est bien fait et que la politesse et le bon ordre y règnent.

Mardi, le quinze juillet, à deux heures, nous arrivions à bord; le vaisseau était encombré de gens venus de partout, chassés de leurs foyers par la chaleur.

Nous allions partir, lorsque nous vîmes arriver un couple heureux marié depuis le matin. Les époux n'étaient pas jeunes; ils doivent bien former quatre-vingt-dix ans à eux deux, mais leur histoire est assez romanesque. La mariée est l'ancienne ménagère de M. Dérousselle. Qui n'a pas connu M. Dérousselle? l'un des types les plus pittoresques de l'économie poussée aux dernières limites, un ramasseur de sous qui valait cent mille louis et laissait sa voiture au delà de la barrière, lorsqu'il venait à Québec, afin d'épargner douze sous chaque fois. On connaît son testament, il donna des sommes considérables aux communautés de Québec et légua trente à quarante mille louis à sa ménagère. Ses enfants heureusement avaient hérité, plusieurs années déjà auparavant, de la part de leur mère dans la communauté. M. Dumontier qui avait vainement cherché la fortune toute sa vie et dans tous les pays, l'avait trouvée en prenant pour femme l'ancienne ménagère. Ce n'est

pas tous les jours qu'on trouve des ménagères de quarante mille louis. Ajoutons que les deux nouveaux mariés avaient bonne apparence et l'air tout à fait respectable.

Vers trois heures, nous voguions en plein fleuve St. Laurent, entre ces rives fameuses dont la majesté et la grandeur sauvage ont si souvent été décrites, nous respirions un air pur et frais capable de ressusciter un mort. On ne peut se lasser d'admirer les eaux larges et profondes du grand fleuve, les rochers et les montagnes qui l'encadrent si dignement, les villages si pleins de vie et de gaieté qu'une population forte et vertueuse a élevés sur ses rives.

C'est là, dans ces oasis charmants, dans ces lieux enchanteurs si merveilleusement préparés par la nature et la main de l'homme, que viennent s'abattre tous les ans ces essaims d'hommes, de femmes et d'enfants avides d'air, de fraîcheur et de repos.

Il est bon de voir ces grands spectacles de la nature, de contempler l'immensité de la mer, ces horizons de flots, de montagnes et de rochers à perte de vue, de prêter l'oreille aux harmonies qui l'élèvent de toutes parts, d'écouter la mer qui gronde à nos pieds et les oiseaux qui chantent au-dessus de nos têtes; on aime à se baigner en quelque sorte dans cette atmosphère parfumée. Il semble que le cœur et l'esprit s'élargissent dans un pareil milieu; on se croit plus prêt de la divinité, on apprécie mieux la vie, on aime davantage les hommes. L'esprit comme le corps a besoin de bains, de réaction.

En partant de Québec nous avons fait la connaissance du juge Winter, le juge le plus gai et le plus aimable de l'Amérique du Nord et celui, sans contredit, dont la juridiction a le plus d'étendue. M. Winter est le souverain juge des baleines, des marsouins et des morues du golfe, il administre la justice sur mer comme sur terre. Nos juges se plaignent, quand il leur faut aller siéger à dix ou douze lieues, que diraient-ils donc s'ils étaient obligés de faire trente, quarante et cinquante lieues, comme le juge Winter, à pied, à cheval, en charrette, en chaloupe, en goëlette, en steamer, à travers les montagnes et des forêts qui ne finissent plus au milieu de tempêtes et des brouillards du golfe? Malgré cela, la justice du juge Winter demeure sereine et son caractère joyeux. Quoiqu'il dépasse de plusieurs années la soixantaine, il n'y a pas un jeune homme de vingt ans qui aime davantage à plaisanter, rire et chanter. Il connaît assez d'histoires pour en remplir le golfe, pour en conter jusqu'à la fin du monde. Il paraît que l'Hon. M. Robitaille lui a causé beaucoup d'ennuis et de tracasseries qu'il a ressenties vivement mais supportées bravement. M. le juge Winter ne mérite pas, il me semble, qu'on trouble son bonheur.

Le hasard lui avait donné un triste compagnon de chambre. Il ne devait pas voyager pour sa santé celui-là, encore moins pour prendre des notes de voyages. Il resta tout le temps couché entre deux bouteilles qui étaient aussi vite remplies que vidées; il était tellement saturé d'alcool que le juge Winter n'osait approcher de lui avec de la lumière dans la crainte qu'il ne prit feu. Il ne parut qu'une fois sur le pont, dans le but sans doute de s'orienter, mais il ne fut pas satisfait de l'épreuve, car il redescendit dans sa cabine tant bien que mal, fit remplir ses deux bouteilles et se coucha avec elles pour ne plus se relever. Il répondait aux questions du juge par de petits mugissements.